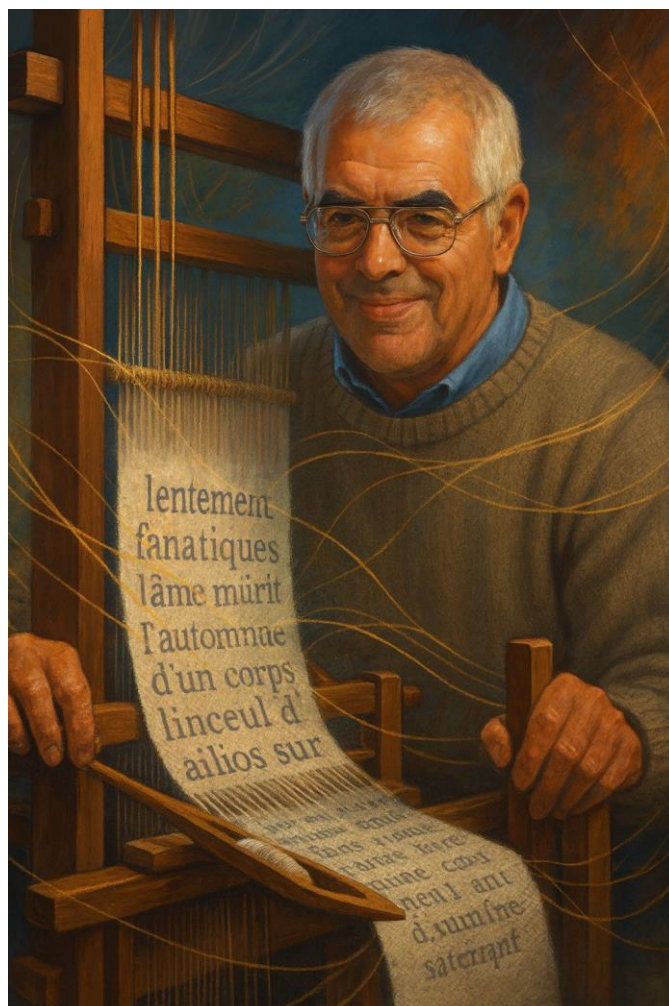


Denis CLARINVAL

LA POESIE

TISSAGE DU DEVENIR



Ce texte n'est pas un poème mais une méditation en vingt axes : une tentative de dire ce que j'entends par poésie, non comme forme littéraire, mais comme manière d'habiter le monde.

LA POÉSIE COMME PENSÉE DE L'IM-PENSÉ

Il est un seuil où la pensée s'épuise, où les concepts s'effritent comme poussière au vent, où toute lumière rationnelle se consume dans sa propre clarté. Là commence la poésie. Non pas comme un refuge hors de la pensée, mais comme sa métamorphose, le moment où penser cesse d'être un acte de maîtrise pour devenir un geste d'écoute. Car l'im-pensé n'est pas ce que la pensée ignore : il est ce qui la traverse, ce qui la fonde et la défait, ce qui murmure sous ses architectures trop closes.

La poésie, en ce sens, n'est pas le contraire de la raison : elle en est l'autre visage, celui qui se tient du côté du souffle, de la faille, de la naissance du sens. Elle pense autrement, non par enchaînement de propositions, mais par résonance ; non dans le discours, mais dans l'éclair. Elle s'adresse à ce qui, dans l'être, ne se laisse pas saisir, à ce qui précède toute nomination et toute certitude.

Chaque poème est une tentative de dire ce qui se tait dans la parole commune : non le non-sens, mais le trop-sens, celui qui déborde toute forme et toute logique. C'est pourquoi le poète ne raisonne pas : il recueille. Il ne cherche pas à comprendre, mais à traverser. Son savoir est un tremblement, son geste une veille.

Il y a dans la poésie une rigueur plus haute que celle de la logique : la rigueur de la justesse. Elle ne prouve rien, elle fait advenir. Ce qu'elle pense, elle le laisse apparaître. Le mot poétique ne définit pas : il désigne sans enfermer, il ouvre sans conclure. Il est un lieu, non un outil.

L'im-pensé n'est pas une ignorance à combler ; il est la part secrète de la présence. C'est le silence où s'enracine le langage, le fond sur lequel le dire devient possible. Dans le poème, cette obscurité n'est pas effacée : elle est honorée. La poésie ne cherche pas à éclairer l'ombre, mais à y faire briller une clarté plus ancienne que toute lumière.

Penser poétiquement, c'est accueillir ce qui n'a pas encore pris forme, ce qui cherche une voix. C'est se tenir dans l'intervalle entre le visible et l'invisible, entre le monde et ce qui le respire.

Ce n'est pas inventer du sens, mais accompagner sa venue, consentir à ce que l'être se dise dans un timbre, une cadence, un souffle.

Aussi le poète n'est-il pas maître de ses mots : il en est l'hôte. Il veille à ce qu'ils demeurent ouverts, hospitaliers à l'inattendu. Il n'impose pas un ordre, il laisse résonner un monde. Chaque vers devient alors un seuil, un lieu de passage, où le silence se fait parole et la parole, silence.

Dans la poésie véritable, la pensée ne surplombe pas le réel : elle y plonge. Elle ne domine pas l'être, elle s'y laisse dissoudre, pour que d'elle surgisse une lumière plus nue, non pas éclatante, mais respirante. Une lumière qui ne montre rien, mais fait paraître ce qui est, dans sa plus simple nudité.

Ainsi la poésie n'est pas ornement du langage ; elle est sa source. Elle ne se contente pas de dire : elle fonde la possibilité même de dire. Elle est le premier souffle de la parole avant toute séparation entre savoir et chant, entre concept et présence. Là où la philosophie cherche la vérité de l'être, la poésie cherche l'être de la vérité.

Ce qui s'ouvre alors n'est plus un discours, mais une écoute. Écoute du monde, des pierres, du vent, des morts et des vivants. Dans cette écoute, quelque chose pense à travers le poète, et ce quelque chose n'est ni lui, ni un dieu, ni un système : c'est la résonance du monde en sa plus intime vibration.

L'im-pensé n'est donc pas le néant, mais l'origine. Il n'est pas l'absence de pensée, mais sa profondeur invisible. Le poète y descend non pour s'y perdre, mais pour y recueillir le feu du commencement. Et quand il remonte, il ne rapporte pas des idées : il ramène des formes, des rythmes, des lueurs, les éclats d'un savoir qui n'enseigne rien, mais qui sauve, parce qu'il rend au monde sa densité d'être.

La poésie ne pense pas *sur* l'im-pensé : elle pense *depuis* lui. Elle n'explique pas le mystère ; elle s'y tient, immobile et brûlante, comme à la source d'un fleuve. Elle n'éclaire pas le réel ; elle le laisse advenir dans sa propre lumière. Penser poétiquement, c'est apprendre à se taire au cœur du mot, à laisser passer dans la parole un souffle plus vaste que soi.

Et c'est peut-être là, seulement là, que la pensée atteint sa plénitude : quand elle cesse d'être une conquête pour devenir un accueil. Quand elle se découvre poème.

LA POÉSIE COMME LUMIÈRE OBSCURE

Toute lumière véritable naît de la nuit. Ce n'est pas la clarté du jour, celle qui expose et rassure, qui fonde le regard poétique : c'est une clarté tremblée, vacillante, une braise sous la cendre. La lumière obscure est ce qui éclaire sans effacer l'obscurité, un feu qui ne chasse pas la nuit, mais la rend visible, vivante, respirante.

La poésie est cet acte de voir dans le noir. Elle ne dévoile pas le monde : elle le révèle en tant qu'il demeure voilé. Là où la raison exige transparence, la poésie consent à la demi-lumière, à ce clair-obscur où l'être se montre sans se livrer. Le visible n'est jamais pur pour elle : il est toujours traversé d'ombre, chargé de ce qui échappe.

C'est dans cet entre-deux, dans cette hésitation de la lumière, que le poème prend naissance. Car la lumière trop vive détruit ce qu'elle touche : elle brûle le regard, elle fige le sens. Mais la lumière obscure préserve l'invisible, elle le nourrit. Elle ne conquiert pas : elle veille.

Quand le poète écrit, il n'avance pas vers un éclat ; il s'avance dans un tissage de pénombres. Il cherche la transparence du monde à travers ses opacités, il marche dans les zones de résonance où chaque chose tremble d'être là. Dans ce mouvement, l'obscur n'est plus obstacle mais profondeur, l'espace même où la parole trouve sa justesse.

Ce que la poésie éclaire, ce n'est pas l'objet, mais la distance qui nous en sépare. Elle fait sentir la faille, l'intervalle, la béance qui relie autant qu'elle éloigne. En cela, elle est fidèle au tragique : elle sait que toute clarté véritable porte en elle la mémoire de la nuit. L'être n'est lumineux que de s'être arraché au néant, et le poème ne parle qu'à la condition d'avoir traversé le silence.

La lumière obscure n'est pas symbole, elle est expérience. Elle ne désigne pas : elle brûle. Elle est cette épreuve intérieure où l'âme se retourne vers son ombre, où l'on comprend que le cœur de la lumière est une nuit plus profonde encore. Le poète, s'il s'y tient, devient veilleur : non pas celui qui dissipe la nuit, mais celui qui y respire.

Toute beauté naît de cette tension. Le mot juste n'est pas celui qui éclaire, mais celui qui éclaire *juste assez*. La beauté poétique ne consiste pas à montrer, mais à laisser paraître. Elle habite cette frontière où le visible et l'invisible se touchent, où la lumière se courbe dans le silence.

Les mystiques disaient : *Dieu est ténèbres lumineuses*. La poésie reprend ce paradoxe, non dans la foi mais dans le souffle. Ce qui la traverse est une clarté sans source, un éclat qui ne provient d'aucun soleil. Le poème n'imité pas la lumière du monde, il en fait entendre la vibration cachée, l'obscur radiance qui s'élève du fond des choses.

Dans cette lumière, l'homme cesse d'être le centre. C'est le monde lui-même qui brille à travers lui. Les pierres, les arbres, les visages traversés de fatigue, les gestes minuscules du quotidien : tout devient transparent à un rayonnement silencieux. Le poète n'invente rien : il se laisse traverser.

La lumière obscure est un passage. Elle ne se saisit pas, elle s'éprouve. Elle est ce moment où la parole s'ouvre, où l'esprit consent à sa propre profondeur. Elle est l'espace du recueillement : non le retrait, mais la résonance. Ce n'est pas la lumière contre la nuit, ni la nuit contre la lumière, mais leur union secrète, cette zone d'équilibre où le monde, enfin, respire.

Il faut un grand dépouillement pour y accéder. Renoncer aux certitudes, aux définitions, à tout savoir qui veut posséder. La poésie ne s'adresse qu'à celui qui accepte de ne plus savoir. C'est dans cette nudité que la lumière obscure s'offre, non comme vérité, mais comme présence.

Alors, dans la pénombre de l'être, quelque chose s'éclaire : non pas le monde, mais notre manière d'y demeurer. Le poème n'explique pas ce qu'il voit : il fait luire la possibilité de voir autrement. Il rend au regard sa fragilité, à la pensée son tremblement, à l'existence sa profondeur.

Et dans ce tremblement, le poète retrouve le monde. Non plus comme spectacle ou décor, mais comme source inépuisable de clarté nocturne. Il comprend que la lumière n'est pas le contraire de l'obscur, mais son fruit. Ainsi, la poésie veille, entre feu et ombre, entre parole et silence, à la fragile continuité de ce qui éclaire sans briller : la lumière obscure du monde.

LA POÉSIE COMME FONDATION

Fonder poétiquement, c'est descendre. Non pas édifier sur la terre ferme, mais plonger dans l'instable, dans ce qui tremble et se dérobe. Car le sol véritable du poème n'est pas une assise : c'est un vertige. Il n'y a pas de pierre angulaire pour la parole, seulement un mouvement, une respiration, un consentement à ce qui vient sans garantie.

Tout fondement sûr est un mensonge. L'être lui-même ne repose sur rien : il advient, il s'ouvre, il se risque. La poésie, en cela, ne cherche pas à poser un socle, mais à rendre ce risque habitable. Fonder, pour elle, n'est pas ériger : c'est écouter. C'est donner forme à l'informe, sans le figer. C'est tracer dans l'air une demeure de passage, un abri pour l'instant.

Le mot *fondation* trompe, car il évoque la stabilité. Mais ce que le poète fonde, c'est précisément la mobilité : un lieu de surgissement. Il ne bâtit pas sur le monde, il laisse le monde s'ouvrir en lui. Le fondement est alors un souffle, une zone d'écoute où la parole se reçoit avant d'être prononcée.

On croit souvent que la poésie s'élève vers les hauteurs. C'est l'inverse : elle s'enracine dans la profondeur, dans le limon du silence. Elle est travail souterrain, germination lente. Chaque mot est une racine cherchant sa sève, un fil d'eau creusant son lit dans la roche. Le poète est un mineur de lumière, un ouvrier du souterrain.

Mais c'est dans cette obscurité qu'il rencontre la clarté la plus juste. Là où tout vacille, il trouve l'appui du rien : la densité du souffle, la présence nue. La fondation poétique n'a pas besoin d'être solide ; elle doit être fidèle. Fidèle à l'instant, au tremblement, à l'éphémère. Fidèle à ce qui passe et pourtant demeure.

Ainsi, fonder, c'est aussi *confier*. Le poète confie sa parole à ce qui le dépasse. Il n'impose pas un ordre au monde : il en reçoit le rythme. Chaque vers devient une pierre levée, mais creuse, traversée de vent. L'édifice poétique n'est pas un temple, mais une clairière : un lieu où le ciel peut descendre jusqu'à la terre.

Il n'y a pas de fondation sans écoute. Avant de dire, il faut se taire assez longtemps pour que le silence se dépose en soi. Le silence est la première pierre, la plus ancienne. De lui procède toute architecture du langage. Le poète, quand il parle, ne fait qu'amplifier ce murmure premier : l'appel du monde à exister.

Mais cet appel est double : il exige le mot, et il le détruit. Car dès que la parole surgit, le fond s'éloigne, comme si le monde refusait d'être entièrement dit. La poésie est donc ce paradoxe : fonder ce qui se dérobe, bâtir sur le retrait, habiter le non-fond.

Cette tension est sa grandeur. Car le poète n'est pas architecte d'un ordre, il est gardien d'une ouverture. Il ne cherche pas à clore l'être dans une forme, mais à maintenir l'espace de son surgissement. Le fondement devient alors un seuil : ni plein ni vide, ni terre ni ciel, mais passage.

Dans le monde moderne, tout veut s'ériger sur la certitude. La poésie, elle, fonde sur l'incertitude. Elle élève le tremblement à la dignité d'un sol. Elle fait du déséquilibre un principe, de la fragilité une force. Et c'est peut-être cela, fonder poétiquement : non édifier contre la chute, mais consentir à la gravité, épouser la chute comme mouvement originel du sens.

Celui qui cherche à bâtir trop haut oublie le gouffre d'où il vient. Le poète, lui, s'y tient. Il sait que la profondeur est la seule altitude véritable. Son chant n'est pas élévation, mais enracinement dans le mystère.

Quand tout s'effondre, la poésie commence. Non pour reconstruire, mais pour recueillir. Elle relève les pierres du langage dispersées dans la ruine, et en fait un abri précaire. Dans ce geste d'humilité, elle fonde à nouveau le monde, non comme totalité, mais comme promesse.

Le fondement poétique n'est pas un monument : c'est un lieu d'attente. Une halte où le langage respire, où le sens peut venir. C'est le creux de la main ouverte, la cendre où persiste un peu de feu, la brèche où passe la lumière.

Fonder, pour le poète, c'est dire *oui* à ce qui ne tient pas. C'est accepter que le monde repose sur un abîme, et que cet abîme est bon. Car du fond, toujours, monte la voix la plus pure, celle du commencement sans fin.

Et quand la parole se tait à nouveau, quand le poème s'achève, il reste ce sol sans sol, cette présence vacante où le monde recommence à être. C'est là, dans cette clarté basse, que s'accomplit la fondation poétique : non pas en construisant, mais en laissant advenir la demeure du souffle.

LA POÉSIE COMME DÉ-MESURE

L'homme moderne cherche la mesure en tout. Il veut que le monde soit calculable, que la pensée se tienne dans les bornes du possible, que le langage obéisse. Mais la poésie, elle, se dresse à rebours de ce désir d'équilibre. Elle naît de ce qui excède toute proportion, de ce qui

rompt les cadres et fissure les contours. Elle ne cherche pas la justesse au sens géométrique, mais la justesse du vertige.

La dé-mesure n'est pas le chaos. Elle n'est pas désordre, mais ouverture. Elle est l'expérience de l'infini dans le fini, de l'immensité qui pulse sous chaque mot, de la déflagration silencieuse qui accompagne tout geste d'être. Ce n'est pas l'absence de loi : c'est la loi du souffle, la respiration même de ce qui échappe à la capture.

Dans le poème, la parole se dilate. Elle déborde les limites de la syntaxe, de la raison, du moi. Elle s'élance, se brise, se reforme dans une amplitude qui ne s'explique pas : elle s'éprouve. Le poète n'y impose pas une forme : il se laisse entraîner. Sa tâche n'est pas de mesurer le monde, mais de le traverser sans se perdre.

Toute véritable poésie est un acte de désobéissance. Elle refuse l'économie du langage utile, la convenance du sens convenu. Elle va là où la pensée chancelle, là où les mots s'écartèlent sous la pression de ce qu'ils contiennent. Elle ouvre la blessure du verbe, et dans cette blessure, elle découvre la vie.

L'homme croit que la mesure le protège. Mais c'est la dé-mesure qui le fonde. Car seule la dé-mesure révèle la grandeur du monde et la petitesse féconde de notre être. Être humain, c'est habiter l'excès sans prétendre le dompter. C'est se tenir au bord du gouffre, non pour le surmonter, mais pour en écouter la profondeur.

La poésie est cette écoute. Elle accueille ce qui dépasse, ce qui ne se laisse pas enfermer dans le nombre ou la règle. Elle donne forme à l'informe, mais sans l'amoindrir. Chaque poème est une tentative de dire l'illimité à travers la finitude du mot et c'est dans cette contradiction que se loge sa beauté.

L'excès n'est pas destruction : il est source. Le monde ne tient que parce qu'il déborde. La fleur n'existe qu'en s'ouvrant jusqu'à sa chute, la mer qu'en se soulevant contre ses propres rives. La dé-mesure est la respiration même de l'être. Elle fait éclater nos cadres pour que la vie circule à nouveau.

C'est pourquoi le poète ne craint pas la rupture. Il traverse les tempêtes du langage, les crues du sens, les effondrements de la forme. Il sait que la parole ne vit que si elle risque l'excès. Le poème n'est pas un équilibre : c'est une oscillation infinie entre ordre et débordement.

La dé-mesure n'est pas une faute. Elle est la trace du divin en nous, non du dieu des religions, mais de cette énergie première qui fait battre les astres et vaciller les âmes. Le poète, lorsqu'il écrit, entre dans ce champ magnétique où tout s'élargit : le mot devient monde, le souffle devient cosmos. Dans l'éclat de la dé-mesure, il reconnaît la dignité de la création.

Mais cette grandeur n'est pas glorieuse : elle est nue, douloureuse parfois. Car l'excès brûle, il déchire. Le poète y perd ses repères, parfois son nom. Pourtant, c'est dans cette perte que quelque chose de neuf s'invente. La poésie est cette ascèse paradoxale : perdre pour trouver, s'effacer pour laisser paraître.

Ainsi, la dé-mesure n'est pas fuite hors du monde, mais retour à son ampleur véritable. Elle nous apprend que la vérité n'est pas dans la mesure, mais dans le dépassement. Elle rappelle à la pensée sa vocation d'infini, à l'esprit sa vocation d'abandon. L'homme de mesure calcule ; le poète s'incline. Et dans cette inclinaison, il touche le cœur du réel.

Fonder sur la dé-mesure, c'est rendre justice à la grandeur du monde. C'est reconnaître que l'être n'a pas de bord. C'est consentir à cette immensité, non pour la comprendre, mais pour y respirer. Le poète habite cette respiration. Il en fait la matière de sa parole, l'âme de son silence.

Car au-delà de toute mesure et de toute loi, il reste ceci : un souffle, un rythme, une onde, la vibration du monde qui traverse chaque chose. La poésie ne fait qu'y prêter voix. Elle ne maîtrise rien : elle amplifie la dé-mesure originelle du vivant. Et c'est ainsi, dans l'excès même, qu'elle retrouve l'équilibre secret du monde.

LA POÉSIE COMME HABITATION (DE LA VACUITÉ, DU MONDE)

Habiter n'est pas s'installer. C'est demeurer dans ce qui fuit, vivre dans ce qui se défait, respirer au rythme du passage. Le mot même d'*habitation* suppose un espace stable, une terre à soi, mais la poésie enseigne qu'il n'en est rien : le monde ne se possède pas, il s'éprouve. Habiter poétiquement, c'est faire du transitoire un asile, du vide un lieu.

Nous croyons trop souvent qu'habiter, c'est bâtir. Mais il faut d'abord apprendre à se dénuder. Le poète ne construit pas de murs : il ouvre des fenêtres. Son œuvre est une demeure d'air et de souffle, sans porte ni toit, où le vent du monde circule librement. Il ne cherche pas la sécurité : il cherche la présence.

La vacuité n'est pas le néant, elle est l'espace de l'accueil. Elle est la chambre du monde, la respiration dans laquelle tout peut advenir. Le poème naît dans ce vide, et c'est à travers lui que le monde devient habitable. Car ce n'est pas le plein qui fonde la demeure, mais l'interstice : la faille, le creux, le silence entre deux mots.

Dans le tumulte des formes, la poésie garde ce vide vivant. Elle n'en a pas peur. Elle y voit non l'absence, mais le possible. Là où la raison veut combler, le poète laisse béer. Il sait que la vie circule dans les vides, que la lumière s'insinue dans les fentes du réel, que tout ce qui est plein finit par étouffer.

Habiter la vacuité, c'est habiter le monde dans sa fragilité. C'est ne rien exiger de lui, sinon qu'il soit ce qu'il est : passage, effacement, retour. C'est apprendre à marcher sans appui, à s'en remettre au sol mouvant de la présence. C'est, comme les anciens, reconnaître dans chaque pierre, chaque souffle, chaque ombre, un fragment de demeure, non bâtie par la main, mais par la simple attention.

Celui qui habite poétiquement ne possède rien. Il partage. Il se tient dans le clair-obscur des choses, à égale distance du jour et de la nuit. Il reçoit le monde comme un hôte reçoit un visiteur : sans savoir d'où il vient ni combien de temps il restera. Il prépare la table, il garde le feu, et dans cette humble attente se déploie tout l'acte d'habiter.

Habiter poétiquement, c'est faire du monde une conversation silencieuse. Non pas imposer une parole, mais répondre à une parole déjà prononcée. Le vent parle, la rivière parle, la pierre aussi. Le poète écoute. Et dans cette écoute se tisse la demeure : un lieu de résonance où la parole humaine et le souffle du monde se reconnaissent mutuellement.

Mais pour écouter, il faut se taire. Le silence n'est pas absence de son, il est la forme la plus haute de la parole. C'est dans ce silence que l'habitation poétique prend sens. Car le monde ne se livre pas à ceux qui le questionnent, mais à ceux qui se taisent en sa présence. L'habitation commence là où cesse la volonté de comprendre.

Le monde, dans sa vastitude, ne demande rien. Il est. Et cette simple affirmation, *il est*, suffit pour que la poésie s'y déploie. Habiter, c'est dire *oui* à cette existence brute, à cette lumière mêlée d'ombre, à cette terre mêlée d'absence. C'est cesser de vouloir autre chose que ce qui est là.

Alors la vacuité se transforme. Elle devient non plus un manque, mais une plénitude souple, ouverte. Le vide n'est plus ce qu'on redoute : il devient espace, souffle, demeure. Dans ce vide, tout trouve sa juste place : les morts et les vivants, la mémoire et l'oubli, le mot et le silence. Le poète n'habite pas en dehors du monde, mais dans ce monde élargi par la présence du vide.

Ainsi, l'habitation poétique n'est pas seulement un thème : c'est une manière d'être. Une manière de se tenir dans le monde sans le serrer, d'aimer sans posséder, de penser sans enfermer. Elle est l'exercice du consentement, le geste de la main qui se détend, la respiration qui s'apaise. Elle n'offre pas un abri contre le tragique, mais une clairière en son cœur.

Car habiter, c'est toujours traverser. C'est avancer dans l'impermanence, dans le fragile équilibre du jour et de la nuit. C'est se savoir passager, et pourtant fidèle. Le poète ne s'installe pas : il veille. Et dans cette veille, il fonde son véritable séjour, non dans la possession du monde, mais dans sa transparence.

Alors le monde devient enfin habitable. Non parce qu'il est sûr ou ordonné, mais parce qu'il respire. Parce qu'on y entend battre, dans le fond du silence, la grande pulsation de l'être. Habiter poétiquement, c'est se tenir dans ce battement : entre vide et plénitude, entre présence et absence, là où tout s'efface, mais où rien ne se perd.

LA POÉSIE COMME TRAVERSÉE DU TRAGIQUE, DÉCHIRURE

Nul ne demeure longtemps dans la clarté silencieuse : elle se fissure. Sous le calme du monde, une tension persiste, un cri contenu. Toute habitation s'ouvre tôt ou tard sur une béance, le tragique, ce fond d'inconciliable où l'être se découvre à la fois splendide et brisé. La poésie ne le fuit pas : elle s'y enfonce.

Le tragique n'est pas le malheur. Il n'est pas souffrance ou fatalité, mais lucidité extrême : la conscience que rien ne se ferme, que tout ce qui vit porte sa propre fin. L'arbre déjà contient la cendre du feu, la parole le silence à venir, le visage l'effacement. Tout ce qui est se déchire en s'offrant, et cette déchirure est la vérité même de l'existence.

Le poète n'est pas celui qui panse la plaie, mais celui qui la garde ouverte. Non par complaisance pour la douleur, mais par fidélité au réel. La poésie ne répare pas : elle traverse. Elle reconnaît dans la faille l'espace du passage, dans la perte la condition du don. La déchirure devient alors non pas blessure, mais respiration : l'aller et retour du souffle entre être et néant.

Traverser le tragique, c'est apprendre à ne plus fuir la finitude. C'est consentir à la fragilité de toute chose, sans chercher à l'effacer. C'est comprendre que la beauté n'est pas dans la perfection, mais dans la tension, dans ce fil tendu entre la lumière et la nuit, où le monde tient à peine, mais tient encore.

Il y a, dans toute parole poétique, un deuil silencieux. Chaque mot porte en lui la conscience de ce qu'il détruit : le réel qu'il tente de dire, la présence qu'il altère. Mais ce deuil n'est pas stérile. C'est lui qui donne au poème sa gravité, son poids d'existence. Écrire, c'est perdre, et dans cette perte, recevoir.

Le tragique est ce moment où la pensée se rompt, où le langage lui-même se désagrège. Là, le poète découvre que toute forme n'est qu'un instant de la dissolution. Mais c'est précisément là que s'allume la lumière obscure, celle qui ne nie pas la ruine mais la transfigure. La déchirure devient passage : le lieu où le monde, traversé, respire à nouveau.

Il ne s'agit pas de vaincre le tragique. Ce serait le trahir. Il faut le traverser comme on traverse une forêt en feu, avec lenteur, sans certitude de ressortir. La poésie ne promet pas l'autre rive ; elle marche au milieu des flammes. Et c'est dans ce milieu incandescent que naît la justesse : non la paix, mais la coïncidence entre la parole et le tremblement du monde.

La déchirure n'est pas un accident : elle est le tissu même de l'être. Tout ce qui existe se déchire pour paraître. Sans ce mouvement, il n'y aurait ni temps, ni forme, ni amour. Le poète le sait : aimer, c'est déjà perdre, et pourtant persister à aimer. Sa traversée est celle de l'espérance nue, sans promesse ni consolation.

Dans le tragique, tout se défait et tout s'unit autrement. L'opposition entre jour et nuit, bien et mal, vie et mort, s'y efface dans une plus vaste respiration. Ce n'est plus le monde des contraires, mais celui de la continuité secrète, où le feu et la cendre se répondent. La poésie donne voix à cette unité déchirée. Elle fait entendre la beauté du bris, la musique de ce qui se meurt en donnant vie.

Ce que le poète découvre alors, c'est que la déchirure est passage de l'être à l'esprit. Elle ouvre une brèche où le visible s'efface pour laisser paraître l'invisible. Elle rend le monde traversable, non pas habitable comme avant, mais habité d'une autre manière : non par la certitude, mais par la veille.

Traverser le tragique, c'est devenir gardien du feu fragile qui demeure au cœur de la ruine. C'est veiller sur la braise, non pour la rallumer, mais pour qu'elle ne s'éteigne pas. Le poète ne promet rien, mais il veille. Il veille au seuil du monde, là où toute parole menace de se taire, et où pourtant un souffle persiste.

Ce souffle est la trace du tragique vaincu, non par la victoire, mais par la fidélité. C'est lui qui fera naître la veille. Car de la déchirure naît une autre lumière, plus basse, plus douce, celle qui éclaire le visage de celui qui, ayant traversé la nuit, ne cherche plus le jour, mais le juste éclat du matin.

LA POÉSIE COMME VEILLE

Après le fracas, le silence demeure. Non le silence du néant, mais celui, profond, de la veille. Le poète s'y tient, immobile, à la lisière de la nuit traversée. Il ne cherche plus à comprendre : il écoute. Tout ce qui devait s'effondrer s'est effondré ; tout ce qui pouvait brûler a brûlé. Ce qui reste n'est pas une réponse, mais une respiration.

La veille ne promet rien. Elle ne prépare aucun jour, ne s'adosse à aucun objet d'attente. Elle n'est pas l'attente, mais la présence dans l'attente. L'attente, toujours, espère quelque chose : elle projette une fin, un but, un retour. Mais la veille se défait de toute finalité. Elle se tient dans le pur *encore*, dans ce moment suspendu où l'être respire sans direction.

L'attente veut posséder. Elle nomme ce qu'elle désire, elle veut l'obtenir, l'accomplir, l'achever. Elle mesure le temps selon la distance qui la sépare de son objet. Mais la veille, elle, délie le temps : elle l'étend jusqu'à l'immobile. Elle ne cherche pas l'objet, elle accueille ce qui vient, fût-ce rien. Elle ne désire pas : elle reçoit.

Veiller, c'est demeurer au bord du monde, quand toute clarté a reflué. Ce n'est pas guetter le jour, mais soutenir la nuit. C'est faire du noir un espace habitable, du vide un souffle. Le veilleur ne guette pas le retour de la lumière : il garde vivant ce qui reste de sa chaleur dans la cendre. Il ne veut rien voir venir : il maintient l'ouverture.

L'attente est impatiente ; la veille est fidèle. Elle n'a ni promesse ni récompense. Elle n'attend pas le sens : elle en garde le lieu. Dans ce lieu, l'esprit veille à la manière d'une flamme lente, sans flamboiement, sans triomphe. Elle ne veut pas savoir si le jour reviendra : elle veille pour que le monde, même absent, continue d'être monde.

Toute poésie est une veille. Elle commence quand cesse la foi naïve dans la lumière, quand la parole renonce à produire un sens. Alors elle devient écoute pure : non pas question, mais disponibilité. Le poète n'attend pas l'inspiration : il veille à ce qu'elle trouve passage. Il n'invoque pas la présence : il la laisse apparaître dans le creux de son absence.

La veille ne croit pas : elle garde. Elle garde l'espace du divin sans le remplir, le lieu du sens sans le forcer. Elle n'exige rien, elle se contente de demeurer. Cette humilité est sa grandeur : elle ne conquiert pas le monde, elle en épouse la fatigue. Elle ne cherche pas à ranimer le feu, mais à respirer la chaleur de sa braise.

Veiller, c'est aussi se tenir éveillé au sein du sommeil des autres. C'est maintenir une conscience là où tout s'endort. C'est refuser de fermer les yeux sur la nuit, non pour s'y perdre, mais pour en protéger la possibilité du jour. Le veilleur est ce témoin sans arme ni but, qui garde le passage entre le visible et l'invisible. Sa tâche n'est pas de prévoir, mais de maintenir ouvert.

Dans le monde moderne, tout est attente : d'événement, de progrès, de délivrance. Mais plus rien ne veille. On attend sans présence, on désire sans silence. L'homme s'épuise à espérer un objet qui se dérobe, oubliant que le véritable accomplissement ne vient pas, il est déjà là, discret, profond, respirant dans l'instant.

La veille, elle, ne cherche rien. Elle rend possible la venue en se détachant de l'attente. Elle laisse le monde être, même dans sa défection. Elle est la forme la plus haute de l'attention : celle qui ne se tend vers rien, et qui, pour cela même, reçoit tout.

Celui qui veille ne possède pas de vérité. Il n'en garde que la trace, comme on garde une lampe dans le vent. Le moindre souffle pourrait l'éteindre, mais il persiste, fragile, obstiné, fidèle. Sa clarté n'éclaire rien d'extérieur : elle éclaire le simple fait d'être encore là.

C'est là le sens le plus profond de la veille : habiter la survivance, non comme manque, mais comme acte. Le veilleur n'attend pas le retour du jour ; il prépare le monde à l'accueillir. Sa tâche est de maintenir, dans la ruine même, la possibilité du recommencement. Il n'est pas gardien d'un passé, mais d'une promesse sans promesse.

Dans la lumière blanche du matin, il ne se réjouira pas : il s'effacera. Car la veille n'est pas pour le jour, elle est pour la nuit. Elle ne cherche pas la fin de l'obscurité, mais son accomplissement.

Elle veille pour que la nuit reste féconde, pour que le silence puisse encore parler, pour que le monde, ayant traversé le tragique, n'oublie pas la douceur de son ombre.

LA POÉSIE COMME DEVENIR D'ESPRIT

Ce n'est plus la chair seule qui parle, ni le monde visible, ni même la parole poétique : c'est quelque chose d'invisible qui passe à travers eux, une clarté sans visage, une résonance qui ne vient de nulle part et pourtant anime tout. Ce quelque chose, les anciens l'auraient nommé *l'Esprit*. Non pas l'esprit des doctrines ou des croyances, mais l'Esprit comme souffle, ce qui traverse, relie, unit sans confondre.

Le poète n'entre pas dans l'Esprit : il s'y découvre déjà. Chaque mot, chaque silence, chaque battement du monde en porte la trace. Mais ce devenir est lent, presque imperceptible. Ce n'est pas une ascension : c'est une transformation de l'intérieur, une mue du regard. Le monde ne change pas : c'est notre manière d'y être qui s'éclaire.

L'Esprit n'est pas au-delà du tragique : il y respire. Il n'est pas consolation, mais persévérance du sens au cœur de la perte. Là où tout s'effondre, il demeure, non comme force, mais comme souffle ténu. Il n'impose rien : il anime. C'est dans la veille, dans la patience silencieuse du veilleur, que l'Esprit commence à se manifester : non comme apparition, mais comme transparence.

Le devenir dans l'Esprit n'est pas un état, mais une écoute.

Ce qui advient, ce n'est pas un être nouveau, mais une manière plus juste d'être au monde.

Le poète apprend à ne plus séparer : il reconnaît dans la pierre la même respiration que dans l'oiseau, dans la larme la même lumière que dans le ciel.

Tout devient relation, tissage, souffle partagé.

Il ne s'agit pas d'un dépassement du terrestre, mais d'un approfondissement. L'Esprit ne s'oppose pas à la matière : il en est la vibration secrète, la transparence cachée. Devenir dans l'Esprit, c'est percevoir cette transparence, vivre selon elle. C'est parler non *sur* le monde, mais *avec* lui ; penser non *devant* l'être, mais *en lui*. La poésie devient alors respiration commune : l'Esprit pense à travers le poète, et le poète respire à travers l'Esprit.

Dans ce devenir, la parole change de nature. Elle cesse d'être expression pour devenir communion. Le mot n'est plus un signe, mais une présence : il n'indique pas, il relie. Chaque

poème devient un acte de reconnaissance, une célébration sans dogme de l'unité profonde du vivant. Rien n'y est séparé : la parole, le monde, l'Esprit s'y traversent mutuellement comme lumière et eau.

Mais cette unité n'est pas fusion : elle est résonance. L'Esprit n'abolit pas les différences, il les fait chanter ensemble. C'est la *polyphonie du réel* : la coexistence des voix multiples qui, sans se confondre, composent le chant du monde. Le poète n'y est qu'une voix parmi d'autres, parfois même la plus fragile. Son rôle n'est pas de dominer, mais d'accorder.

Devenir dans l'Esprit, c'est apprendre la justesse du ton. Savoir quand se taire, quand parler, quand simplement respirer. C'est sentir que le langage ne nous appartient pas, mais qu'il nous traverse, qu'il nous choisit parfois pour dire ce que nous ignorions porter. Le poète ne parle pas au nom de l'Esprit : il laisse l'Esprit parler en lui comme un vent dans les branches.

Il n'y a pas de révélation spectaculaire, pas de lumière éclatante : l'Esprit se manifeste dans la douceur, dans l'entre-deux, dans la coïncidence silencieuse entre le geste et l'être. Dans le regard posé sur la pierre, dans le murmure de la source, dans la fatigue du soir, partout où le monde cesse d'être objet pour devenir présence. Là se joue le devenir spirituel du poème : non dans la hauteur, mais dans la profondeur du simple.

Ce devenir ne se possède pas : il s'accueille. L'Esprit ne s'acquiert pas par mérite, il se donne à celui qui se laisse traverser. C'est pourquoi toute poésie authentique est humilité : un effacement devant la parole qui vient, un abandon au flux de ce qui est. Celui qui veut comprendre s'égare ; celui qui se laisse porter trouve le sens.

Mais le poète ne se dissout pas pour autant. Au contraire : en se laissant traverser, il devient singulier. Car l'Esprit ne supprime pas l'individu, il le fait résonner à sa juste fréquence. Chaque voix a sa nuance, chaque souffle son timbre, et c'est de leur dialogue que naît la symphonie du monde. L'Esprit ne parle jamais seul : il parle en chacun, et c'est cette pluralité qu'il élève à l'unité.

Ainsi, le devenir dans l'Esprit est la plénitude du souffle : non un état mystique, mais une disponibilité totale. C'est être au monde comme l'arbre est au vent : immobile et mouvant tout à la fois. C'est parler sans vouloir dire, aimer sans vouloir garder, comprendre sans vouloir saisir. C'est se tenir dans la transparence du réel, et dans cette transparence, se savoir déjà porté.

Le poète ne cherche plus l'Esprit : il vit selon lui. Il ne le nomme pas, car le nom le réduirait. Mais il en porte la trace dans chaque mot juste, dans chaque silence fidèle. Et quand la parole s'éteint, il reste ce murmure du monde en soi, ce léger mouvement qui ne dit rien, mais qui signifie tout.

Devenir dans l'Esprit, c'est s'unir au battement du monde. C'est respirer selon le rythme de ce qui est, et dans cette respiration, reconnaître la seule éternité accessible : celle du présent qui ne passe pas.

LA POÉSIE COMME LAISSER-ÊTRE

Il faut longtemps apprendre avant de comprendre que rien n'est à comprendre. Toute la pensée humaine s'acharne à saisir, nommer, ordonner. Mais l'ordre qu'elle cherche n'existe pas : le réel n'obéit à personne. Il se déploie selon son propre rythme, libre, incommensurable. Et la poésie n'a d'autre tâche que de lui laisser place.

Laisser-être n'est pas résignation, mais courage. C'est refuser la tentation de maîtriser, c'est abandonner la prétention à savoir mieux que le monde. C'est se tenir devant lui dans une nudité souveraine, comme au premier matin, quand rien n'avait encore de nom. Le poète y revient sans cesse : au lieu du commencement, là où le réel s'offre sans commentaire.

Accueillir le réel, ce n'est pas le comprendre, c'est l'honorer. Le comprendre, c'est déjà le réduire. L'honorer, c'est le contempler dans sa liberté, dans sa démesure et sa clarté mêlée. Le poème, alors, ne dit pas ce qu'il voit : il laisse voir. Le langage cesse d'être instrument pour devenir espace d'apparition.

Le laisser-être est la forme la plus haute du respect. Il ne s'agit plus de dire *voici ce que c'est*, mais de murmurer *voici que c'est*. Ce simple glissement, presque imperceptible, libère le monde de notre emprise. Il permet à chaque chose d'exister selon sa propre mesure, de respirer hors de nos définitions. Là où la volonté ferme, le laisser-être ouvre.

L'homme moderne veut toujours transformer, corriger, améliorer. Il ne sait plus s'accorder au flux du réel : il veut en être le maître, non le compagnon. Mais la poésie se souvient d'un autre rapport : celui du regard patient, du geste accordé, de la main qui caresse plutôt qu'elle ne saisit. Le poète ne veut pas posséder la terre : il la touche comme on touche un visage aimé, avec douceur, avec effacement.

Laisser-être, c'est aussi laisser mourir. Car tout ce qui est promis à la vie est promis à la disparition. Mais le poète sait que cette disparition n'est pas un mal, seulement un passage. L'Esprit circule à travers les pertes, la lumière se déplace de forme en forme. Laisser-être, c'est reconnaître cette circulation, consentir à la métamorphose.

C'est la plus grande épreuve : renoncer à intervenir. Ne plus forcer le sens, ne plus vouloir sauver. Accepter que la beauté se retire, que la parole s'épuise, que le monde soit ce qu'il est, parfois lumineux, souvent opaque, toujours irréductible. Mais dans cette acceptation se révèle la véritable liberté : celle de l'être accordé au réel.

Le laisser-être ne détruit pas la pensée : il la purifie. Il la délie de son orgueil. Penser poétiquement, c'est penser sans vouloir conclure, c'est accompagner plutôt que juger. Chaque idée devient alors un geste, un souffle, une hospitalité faite au monde. Le poème devient un champ où la vérité pousse d'elle-même, sans qu'on l'arrache.

Il n'y a pas de domination dans le laisser-être, seulement du soin. Soin du mot, soin du silence, soin du fragile équilibre des choses. Le poète n'est plus celui qui dit : « je vais créer », mais celui qui murmure : « je vais accueillir ». Il devient gardien de la présence, témoin discret de ce qui advient sans lui.

Dans cette attitude, tout s'apaise. Le monde n'a plus besoin d'être expliqué : il est suffisant. Même la douleur trouve sa place, car elle fait partie du rythme. Le réel cesse d'être un problème : il redevient source. Et dans ce retour à la source, la parole se fait simple, limpide, presque muette.

Laisser-être, c'est rendre au monde sa souveraineté. C'est lui restituer son mystère, sa lenteur, sa distance. C'est comprendre que le sens n'est pas à fabriquer, mais à laisser venir, comme un fruit mûrit au soleil, sans effort, sans hâte. Le poète apprend à attendre sans attendre, à vivre sans vouloir.

Alors la parole devient transparente. Elle ne cherche plus à dire, mais à laisser dire. Le monde parle à travers elle, et cette parole n'a plus de centre. Ce n'est plus « moi » qui parle, ni même « le poète », mais la totalité silencieuse du réel qui se met à respirer dans le langage.

Laisser-être, enfin, c'est aimer sans projet. Non pour transformer l'être aimé, mais pour qu'il soit. C'est le geste le plus pur de la poésie : non la création, mais la permission. Permettre à la

lumière de se déposer, au vent de passer, au silence de durer. Et dans cette permission, le monde retrouve sa grâce première.

Le poète alors se tait. Non par épuisement, mais par plénitude. Il n'a plus besoin de dire : tout a été dit, puisque tout est. Le laisser-être s'accomplit dans ce silence consentant, un silence qui n'est pas absence, mais paix : la paix de celui qui a cessé de vouloir, et qui, pour la première fois, habite vraiment le monde.

LA POÉSIE COMME DONATION

Quand tout a été dit, il reste à donner. Non pas offrir quelque chose, mais se laisser traverser par le geste même du don. La poésie n'est pas possession, ni promesse : elle est passage. Tout poème authentique est une donation, parce qu'il rend au monde ce qu'il a reçu, le souffle, la lumière, le silence. Le poète ne crée pas : il restitue.

Le don véritable ne connaît ni origine ni fin. Il ne suppose pas de donateur, pas de destinataire. Il circule, il passe, il respire. Dans la poésie, ce mouvement devient audible : la parole s'élève, se déploie, puis s'efface, laissant derrière elle la trace d'un passage. Rien n'est acquis, tout est offert et aussitôt perdu.

Le monde lui-même n'est que ce don incessant. Chaque aube, chaque pluie, chaque souffle est une offrande. Le réel ne demande pas qu'on le comprenne : il se donne, indéfiniment, jusqu'à s'épuiser. Mais l'homme, oublieux de cette gratuité, veut posséder ce qui lui est confié. Il transforme le don en bien, l'offrande en propriété, la grâce en droit. La poésie vient pour rappeler l'autre voie : celle du partage sans attente.

Donner, c'est dénouer le lien de la volonté. C'est laisser passer ce qui nous traverse sans vouloir le retenir. Le poète donne sa parole, non pour qu'on la garde, mais pour qu'elle s'en aille. Il sait qu'un poème n'existe vraiment que lorsqu'il échappe à son auteur, lorsqu'il devient souffle dans la bouche d'un autre, écho dans un cœur inconnu. La donation commence là : dans l'effacement de la possession.

Ce geste n'est pas moral, il est ontologique. Donner, c'est participer à la circulation de l'être. C'est reconnaître que rien ne nous appartient, ni les mots, ni la pensée, ni même la vie. Tout ce que nous appelons *mien* n'est que dépôt provisoire, éclat prêt à retourner au flux. Le poète ne possède que le passage, et c'est dans ce passage qu'il trouve sa demeure.

La donation est le contraire de l'échange. L'échange suppose mesure, équivalence, retour. Le don, lui, ignore tout cela. Il se répand comme la lumière : sans calcul, sans réciprocité, sans mémoire. La lumière ne s'appauvrit pas en se donnant ; elle se multiplie. Ainsi du poème : plus il se donne, plus il devient.

Donner, ce n'est pas se sacrifier, c'est s'accomplir. Le poète s'efface non par renoncement, mais par surabondance. Il a vu que la parole ne lui appartenait pas, qu'elle n'était qu'un courant traversant sa vie. Alors il la remet en mouvement, il rend à la source ce qu'il a bu. Ce geste est sa gratitude : remercier non par les mots, mais par le souffle rendu.

La donation n'est pas un acte : c'est un état. Celui où toute chose devient offrande d'elle-même. La pierre, le vent, la larme, la voix, tout ce qui est s'offre en se manifestant. Le poète, attentif, se fait simple témoin de ce don universel. Il n'ajoute rien, il ne retranche rien : il nomme le don, et déjà le don s'accomplit.

Dans ce monde où tout se vend, la poésie redonne. Elle restitue au langage sa gratuité, au silence sa dignité. Elle fait du dire un acte de partage, non de conquête. Chaque vers, chaque souffle, chaque tremblement du mot devient offrande à ce qui vit. Et dans cette offrande, le poète retrouve le sens premier du verbe : *donner lieu*.

Car donner, c'est donner lieu à l'autre, au monde, à l'inconnu. C'est élargir l'espace du réel pour que d'autres y respirent. Le poème devient alors un abri commun : non pas propriété de celui qui écrit, mais demeure ouverte à ceux qui viennent. Ainsi la parole redevient hospitalière : elle accueille sans interroger, elle reçoit sans posséder.

La donation n'est pas un but : c'est le retour au commencement. Elle ramène la parole à sa source, là où être et donner ne font qu'un. Car exister, c'est déjà se donner, le monde, en chaque instant, le prouve. La poésie, en l'imitant, devient le lieu où cette vérité se fait visible : la vie n'est pas un avoir, mais un passage.

Et quand le poète se tait enfin, ce silence n'est pas clôture : c'est la forme suprême du don. Car dans le silence, tout se remet en mouvement, tout retourne à la source. Le monde reprend son souffle, et le poème, s'étant donné, s'efface dans la clarté de ce retour.

Alors le cycle s'achève, ou plutôt, recommence. La parole s'est fondue dans le souffle, la mesure dans la démesure, la lumière dans la nuit, le monde dans la vacuité. Reste cette présence nue

: le don du monde à lui-même, et, au milieu du silence, la simple gratitude d'avoir été traversé par lui.

LA POÉSIE COMME RENONCEMENT

Écrire n'est pas ajouter au monde ; c'est lui restituer son silence. Tout poète authentique le découvre un jour : la parole n'est pas conquête, mais retrait. Le langage n'éclaire que ce qu'il consume, et la lumière qu'il projette finit toujours par aveugler. Alors il faut apprendre à renoncer, non pas à la parole, mais à sa tyrannie. Renoncer au pouvoir de dire, pour retrouver la grâce de laisser dire.

Le renoncement poétique n'est pas une ascèse du vide : c'est une purification du regard. Il s'agit de se défaire de tout ce qui brille trop fort, de ces clartés factices qui saturent la vision et réduisent le monde à des formes dociles. Car la vraie lumière ne s'impose pas : elle émane doucement du fond de l'ombre. Le poète apprend à détourner les yeux du plein soleil, à chercher la lueur basse du soir, la lumière humble qui n'exige rien.

Renoncer, c'est désapprendre. Désapprendre le langage trop sûr, la phrase close, le mot qui prétend tout dire. Le langage, s'il n'est pas traversé par le silence, devient prison : il fige ce qu'il nomme, il tue le mouvement du réel. Le poète, lui, ouvre les barreaux. Il restitue aux mots leur respiration, il les rend à la transparence d'où ils viennent.

Il n'y a pas de vérité à conquérir, seulement des illusions à déposer. Renoncer, c'est enlever couche après couche, jusqu'à retrouver la nudité du monde. C'est faire taire la volonté d'atteindre pour laisser paraître. Ce dépouillement n'appauvrit pas la poésie : il l'enrichit du silence retrouvé. Chaque mot, devenu rare, reprend alors sa densité d'origine, celle d'un caillou dans le courant.

La poésie n'est pas le lieu de la possession, mais du dessaisissement. Le poète qui croit posséder son œuvre n'a rien compris au souffle qu'il prétend porter. Le poème, une fois né, s'appartient à lui-même. Renoncer, ici, c'est laisser l'œuvre partir, vivre sa vie dans le monde, sans l'enserrer de sens ni d'intention. Le renoncement est la condition de toute fécondité.

Mais ce renoncement n'est pas mélancolie. Ce n'est pas une fuite du monde, mais son approfondissement. Renoncer au factice, c'est retrouver la lumière véritable : celle qui ne brille

pas, mais éclaire de l'intérieur. Renoncer au langage dominateur, c'est retrouver la parole qui écoute. Renoncer au vouloir, c'est ouvrir l'espace de la donation.

La poésie, en renonçant, rend possible le monde. Elle dégage le passage, elle allège l'air saturé de discours. Elle apprend à se taire à temps, à se retirer pour que d'autres voix se fassent entendre, celles des pierres, des arbres, des morts, du vent. Le poète se dépouille de son rôle, de son nom, parfois même de son être, pour devenir lieu de passage : une oreille offerte au silence.

Alors le renoncement devient joie. Non pas la joie éclatante de la possession, mais celle, plus pure, de la vacuité habitée. Ce n'est pas perdre, c'est rendre. C'est redonner au monde sa distance, au langage son tremblement, à la lumière son ombre. Renoncer, c'est enfin consentir à ce que tout soit déjà là, sans nous.

Ainsi la poésie se dépouille d'elle-même pour devenir ce qu'elle cherchait : non une parole de plus, mais une parole rendue à son origine, le souffle. Et ce souffle, quand il passe, ne laisse rien d'autre qu'une paix transparente : celle d'un monde qui n'a plus besoin d'être nommé pour être vrai.

LA POÉSIE COMME RECUEILLEMENT DU SIMPLE

À la fin, tout se défait. Les vastes architectures de pensée s'effondrent, les grands mots se taisent, les vérités s'émoussent. Il ne reste que la lumière d'un matin ordinaire, la pierre tiédie par le soleil, un bol d'eau sur une table. C'est là que la poésie retrouve sa demeure : dans le simple.

Le simple n'est pas le facile. Il est ce qui résiste à la complication des discours, ce qui échappe à l'abstraction par sa seule présence. Le simple ne se démontre pas, il se reçoit. Il n'a pas besoin d'explication, car il contient déjà sa propre évidence : une fleur, un souffle, une voix aimée. Le poète, après tant de détours, comprend enfin que toute grandeur vient de cette humilité.

Recueillir le simple, c'est se tenir dans la proximité du réel. Ce n'est plus chercher à l'interpréter, mais à le laisser être ce qu'il est. Les discours déploient des labyrinthes de concepts, où le monde se perd dans ses reflets. La poésie, elle, referme doucement la main. Elle ne veut plus saisir : elle retient juste ce qu'il faut pour ne pas blesser.

Le poète ne cherche plus le mystère ailleurs : il le trouve dans la clarté du proche. Le mystère n'est pas au-delà, il est au-dedans de chaque chose, caché sous sa simplicité. Le regard qui sait s'arrêter le découvre : la lumière sur une pierre, la voix d'un enfant, le souffle du vent contre la vitre. Ce qui est simple contient tout, parce qu'il ne prétend rien.

Recueillir le simple, c'est recueillir le monde dans son innocence. C'est rendre à la présence son droit d'exister sans justification. C'est aussi se recueillir soi-même, rassembler les fragments épars de la pensée dispersée, ramener la conscience à ce point de calme où l'on peut dire : cela suffit. Le simple n'a pas besoin d'être agrandi : il est plénitude en soi.

Les discours, eux, multiplient les miroirs. Ils veulent comprendre pour dominer, expliquer pour s'assurer. Ils ajoutent au réel des voiles de concepts, jusqu'à l'étouffer. La poésie dénoue ces voiles, un à un. Elle revient à la source nue du regard : cette transparence première où le monde n'est pas objet, mais compagnon.

Le simple ne se conquiert pas : il s'obtient par dépouillement. Il faut avoir traversé la démesure, le tragique, le renoncement, pour comprendre la profondeur de cette évidence. Le poète ne cherche plus la vérité : il la vit, comme on respire. La poésie devient alors un art d'habiter la terre sans la commenter. Chaque mot y devient un geste, chaque silence un acte de gratitude.

Dans le recueillement du simple, la parole retrouve sa juste mesure : non plus celle du savoir, mais celle du souffle. Elle ne dit pas le monde, elle le salue. Elle ne prétend plus sauver, ni éclairer, mais simplement accompagner. Ainsi, le poème n'est plus message, mais présence : il ne montre rien, il est là.

Le simple est ce qui demeure quand tout s'efface. Il n'a pas besoin d'éclat ni de promesse : il se suffit d'exister. La poésie, en le recueillant, ne l'élève pas, elle s'élève à son niveau. Elle devient humble comme la terre, légère comme la brise, silencieuse comme la lumière du soir. Le monde, enfin, peut respirer.

Recueillir le simple, c'est clore sans fermer, c'est dire *oui* à tout ce qui est, dans la paix de l'évidence. La poésie n'ajoute plus rien : elle écoute. Et dans cette écoute, le monde parle avec la voix de l'enfance retrouvée.

LA POÉSIE COMME DEMEURE DU SOUFFLE

Il n'y a pas de fin à la parole poétique, seulement un apaisement. Tout ce qui fut dit ne l'a été que pour retrouver le lieu d'où cela vient : le souffle. Avant le mot, il était déjà là, discret, invisible, porteur de tout. Et quand les mots se taisent, c'est lui encore qui demeure, comme le battement lent du monde sous la surface des choses.

Le souffle ne parle pas : il fait être. Il n'enseigne rien, il ne démontre rien, il ne promet rien. Il passe, il anime, il relie. C'est lui qui fait du langage autre chose qu'un système, du poème autre chose qu'une forme : un acte de présence.

Habiter poétiquement, c'est finalement cela : vivre selon le souffle, c'est-à-dire selon la respiration même du monde. Ne pas séparer, ne pas contraindre, ne pas juger. Laisser aller et venir, se souvenir et s'oublier, se taire et parler, avec la même douceur. Le souffle ne possède rien : il traverse. Il ne garde pas : il accorde.

Tout ce qui fut exploré, la lumière obscure, la fondation, la dé-mesure, la vacuité, la veille, l'Esprit, le laisser-être, le renoncement, le simple, n'avait d'autre but que celui-ci : ramener la parole à son mouvement premier. La poésie, au terme de ce long voyage, ne s'achève pas dans une doctrine, mais dans une respiration. Elle ne conclut pas : elle respire.

Respirer, c'est dire sans vouloir dire. C'est accorder son être au rythme du monde, s'ouvrir et se refermer dans la même mesure, comme la mer qui s'avance et se retire, comme la nuit qui s'éteint dans le jour. Le souffle unit ce qui semblait séparé : la lumière et l'ombre, le dire et le taire, le plein et le vide. Il est la demeure commune de tout ce qui est.

Dans cette demeure, il n'y a ni murs ni frontières. Le poète y marche comme dans un espace sans fin, où chaque chose se tient à sa juste place, sans hiérarchie, sans poids. La parole y devient humble, presque muette, et c'est cette humilité qui lui rend sa puissance.

Car le souffle est l'autre nom de la liberté. Non la liberté de faire, mais celle d'être accordé à ce qui advient. Il n'a pas besoin de vouloir, il ne cherche pas à durer. Il s'offre, se dissipe, recommence, et dans ce recommencement, le monde trouve sa permanence.

La poésie n'est pas un savoir : elle est une manière de respirer. Celui qui écrit n'enseigne pas, il partage un rythme. Celui qui lit ne reçoit pas un message, il entre dans cette respiration. Ainsi la parole se prolonge sans fin, non par accumulation, mais par circulation. Le souffle passe

d'un être à l'autre, d'un cœur à un autre, d'une vie à une autre, et c'est en cela qu'il devient esprit.

Peut-être n'avons-nous d'autre tâche, au fond, que de garder ce passage ouvert. Veiller à ce que le monde puisse encore respirer en nous, à ce que la parole ne devienne pas mécanique, à ce que le silence ne soit pas oublié. La demeure du souffle est fragile : il suffit d'un mot de trop pour la refermer. Mais tant qu'un seul vers demeure fidèle à cette fragilité, la demeure tient.

Et lorsque tout s'efface, les poèmes, les gestes, les voix, le souffle, lui, continue. On ne sait d'où il vient ni où il va, mais il emporte avec lui la mémoire du monde, la trace de chaque être, et cette simple vérité : que nous avons respiré ensemble.

Alors la poésie s'efface dans la gratitude. Gratitude d'avoir vu, un instant, le monde sans le vouloir. Gratitude d'avoir su écouter le silence parler. Gratitude d'avoir été traversé par le souffle, et d'avoir compris, enfin, que c'est lui, et lui seul, qui nous tient lieu d'habitation.

LA POÉSIE COMME PLONGÉE DANS L'ABÎME

Toute parole poétique naît au bord d'un vide. Elle n'advient pas dans la clarté, mais dans la déchirure qui la rend nécessaire. Ce que la pensée redoute, la chute, la perte, l'informe, le poète l'accueille comme sa demeure. Plonger dans l'abîme, ce n'est pas se perdre : c'est consentir à l'infini qui nous dépasse. L'abîme n'est pas la négation de l'être, mais son envers : l'ombre où la lumière apprend à se connaître.

La poésie descend là où la philosophie hésite. Elle ne cherche pas de fond, elle cherche la respiration dans la profondeur. Chaque mot est une corde lancée dans le noir, non pour mesurer, mais pour se suspendre à ce qui échappe. Et plus la descente s'accomplit, plus l'air devient rare, plus le mot se dépouille, jusqu'à ce que ne demeure qu'un souffle, un battement d'existence au sein du silence.

Le poète ne remonte pas avec des vérités : il remonte avec des traces, des éclats de monde arrachés à la nuit. Ce qu'il rapporte, ce ne sont pas des réponses, mais des présences : le murmure de la matière, la brûlure de la conscience nue. L'abîme n'est pas à fuir : il est à habiter, comme on habite la profondeur du regard, là où la peur devient clairvoyance.

Ainsi, la poésie plonge non pour sombrer, mais pour rendre à la surface la mémoire du fond. Elle fait du vertige une demeure, et du gouffre, une source. Là où tout se dissout, elle découvre la forme la plus haute de la fidélité : celle qui accepte de ne pas comprendre pour mieux éprouver.

LA POÉSIE COMME DÉSENCHANTEMENT

Il faut se méfier de l'enchanteur. Il parle la langue du charme, de la promesse et de la brume ; il voile le réel sous des images trop belles pour être vraies. Le poète, lui, ne charme pas : il délivre. Désenchanter, c'est ôter le sort, c'est rendre au monde sa vérité rugueuse, sa nudité sans artifice.

L'enchantement flatte, le désenchantement révèle. Le premier endort la conscience dans le mirage du sens, le second la réveille à la simplicité du visible. La poésie qui désenchante n'est pas amère : elle est lucide. Elle ne détruit pas les rêves : elle les délie. Elle rend au regard sa pauvreté souveraine, celle qui permet de voir le réel sans décor ni promesse.

Il y a dans le désenchantement une joie secrète, celle d'enfin respirer un air non filtré par la magie des discours. Le poète renonce à séduire pour mieux dire. Il se méfie des mots trop ronds, trop polis, trop caressants. Il préfère la phrase qui trébuche, le vers qui hésite parce qu'en eux s'entend encore le frottement du vrai.

Désenchanter, ce n'est pas retirer la beauté du monde, c'est la sauver de l'illusion. Car la beauté n'a pas besoin de sortilèges : elle se tient debout dans la pierre, dans la fatigue des visages, dans l'éclat terne des choses ordinaires. Le poète défait les sortilèges de la lumière pour retrouver la clarté de l'ombre. Son chant ne promet rien : il rend présent.

Le désenchantement n'est donc pas la fin de la magie, mais son retournement : la magie redevenue monde. Et c'est peut-être là le vrai miracle : voir sans croire, aimer sans posséder, parler sans mentir.

LA POÉSIE COMME CRÉPUSCULE DES IDOLES

Toute époque fabrique ses dieux : ceux de la foi, de la raison, du progrès, du langage lui-même. Mais vient toujours un moment où ces dieux se figent, où leurs visages deviennent plus lourds que leur lumière. Alors le poète se lève, non en destructeur, mais en veilleur du passage : il annonce la chute des formes usées.

Le crépuscule des idoles n'est pas une ruine : c'est un nettoyage du ciel. Ce que Nietzsche pressentait pour la pensée, la poésie l'accomplit dans la parole. Elle brise les figures qui ont cessé de respirer. Elle retire au mot sa fonction de dogme pour lui rendre sa fragilité. Car toute idole, qu'elle s'appelle vérité, beauté ou raison, finit par étouffer ce qu'elle prétend servir.

Le poète ne renie pas les anciennes lumières : il les regarde s'éteindre avec gratitude. Le crépuscule n'est pas la nuit : c'est le moment où l'on comprend que la clarté vient du dedans. Quand la foi se tait, quand la raison doute, quand l'enchantement se défait, alors commence la parole juste. Non plus celle qui affirme, mais celle qui laisse advenir.

La poésie est ce passage : la voix qui traverse la chute des idoles sans désespérer. Elle sait que toute lumière doit décliner pour renaître ailleurs. Elle n'enseigne pas, elle désassure. Elle rend l'homme à la précarité de son souffle, là où rien ne garantit plus le sens, mais où tout recommence à signifier.

Ainsi, le crépuscule des idoles n'est pas une fin : c'est l'aube du possible. Quand tout ce qu'on croyait stable s'effondre, alors la parole retrouve sa pureté première, celle d'un être qui, dans la cendre des certitudes, ose encore dire : *je vois*.

LA POÉSIE COMME PUISSANCE TRANQUILLE

La poésie n'est pas qu'effondrement, elle est aussi élévation, mais une élévation sans conquête, sans éclat ni victoire. Sa force ne se mesure pas à la hauteur qu'elle atteint, mais à la profondeur du silence qu'elle épouse. Elle n'arrache rien au monde : elle le recueille. Ce qu'elle élève, c'est ce qui demeure, dans la lenteur, comme la sève du chêne qui monte sans hâte, sans bruit, et dont la patience même devient un acte de foi.

La puissance poétique n'a pas d'armes. Elle ne conquiert pas : elle consent. Elle ne s'impose pas : elle transforme. Sa force est d'être sans ruse, sans calcul, ouverte à ce qui vient, fidèle à ce qui passe. Le poète n'avance pas contre le monde, mais avec lui, dans le même mouvement

discret par lequel la lumière change d'heure ou l'eau retrouve sa source. Il ne cherche pas à dominer, mais à laisser l'être s'élever en lui comme une parole naturelle.

C'est une puissance d'accueil. Elle ne s'oppose à rien, ne s'enfle d'aucun triomphe. Elle se tient dans l'entre-deux des choses, là où tout semble s'équilibrer dans une respiration commune. La poésie ne déchaîne pas, elle apaise ; elle ne s'impatiente pas, elle veille. Et cette veille est sa victoire la plus haute : celle d'un regard qui persiste à aimer le monde, même dans son obscurité.

La lenteur du chêne, c'est la temporalité du poème. Rien n'y est brusque, rien n'y force. Chaque mot pousse comme un bourgeon : il prend le temps de naître, de se charger de lumière, de se durcir dans le vent et d'offrir son ombre au passant. Ce rythme végétal, cette endurance tranquille, sont la signature du poète véritable. Il ne fait pas œuvre : il fait racine.

Et de cette lenteur naît la gratitude. Non la gratitude d'avoir reçu, mais celle d'avoir été admis à voir. Le monde ne doit rien au poète : c'est le poète qui, par sa parole, remercie le monde d'exister encore. Son chant n'est pas plainte ni prière, mais remerciement discret, offert à ce qui fut, à ce qui est, à ce qui sera. Cette reconnaissance n'a pas d'objet : elle est pure attitude, une inclination de l'âme vers le réel.

Ainsi, la poésie est une puissance tranquille : non pas celle qui bouleverse, mais celle qui maintient. Elle maintient le lien, elle garde le feu, elle nourrit la flamme d'un monde que les orages ne savent pas éteindre. C'est une force humble, minérale, végétale, le contraire de la démesure, la sœur de la durée. Et quand tout vacille, c'est encore elle qui se dresse, simple et droite, comme un arbre dans la lumière, remerciant silencieusement le ciel de lui avoir permis de tenir debout.

LA POÉSIE COMME FRAGMENTS D'ÉTERNITÉ

Le poème ne dure pas ; il ouvre. Son essence n'est pas dans le temps, mais dans la faille qu'il y creuse. Chaque vers, chaque image, est une fracture lumineuse où l'instant se dépasse lui-même. Ce n'est pas une œuvre que le poète laisse, mais une ouverture dans le flux. L'éternité ne s'y impose pas du dehors ; elle s'y insinue, discrète, comme une respiration d'un autre ordre venue se mêler à celle du monde.

Le poète n'invente rien : il inaugure. Il ne crée pas des formes nouvelles, il réveille ce qui dormait dans la matière du réel. Le poème est cette cérémonie minuscule où quelque chose du sans-commencement vient habiter l'éphémère. Chaque mot, posé dans sa justesse, retient le temps par un fil invisible. Le battement du monde s'y suspend ; le présent, soudain, devient clair comme un cristal.

On croit souvent que la poésie célèbre ce qui passe. Mais elle célèbre ce qui demeure à travers le passage. Elle ne s'oppose pas au devenir ; elle y découvre la trace de l'immobile. Le vent, la pierre, le visage aimé, la flamme, le silence : toutes ces choses ne sont pas seulement décrites, elles sont *rendues à leur origine*, à ce lieu où être et apparaître se confondent. Chaque poème est un fragment de ce lieu, une étincelle d'infini tombée dans la poussière des jours.

Ainsi la poésie n'est pas mémoire, mais présence augmentée. Elle ne conserve pas l'éternité : elle la produit. Ce qu'elle inaugure, c'est un monde à nouveau possible, où l'homme et la lumière coïncident un instant. L'éternité n'est pas un au-delà, mais une qualité du regard. Elle s'accomplit chaque fois qu'un mot rejoint sa vérité, chaque fois qu'une phrase s'ouvre comme un seuil vers l'intemporel.

Le poète, en ce sens, n'est pas un témoin du passé ni un prophète du futur ; il est habitant du présent absolu. Son art consiste à maintenir ouverte cette brèche dans le temps, à y laisser entrer la clarté sans l'enfermer. C'est pourquoi chaque poème, même bref, même inachevé, porte en lui la mesure d'une éternité : il est l'instant où la vie cesse de s'écouler pour devenir source.

Et quand le poème s'achève, rien n'est clos. Le mot retombe dans le silence, mais ce silence garde la trace d'une lumière qui ne passe plus. L'éternité s'y dépose, fragmentaire, respirante ; elle n'habite pas les temples, mais les phrases offertes, les voix murmurées, les gestes simples du langage. Ainsi, le poème n'est pas seulement un événement du dire : il est l'avènement de l'être, le moment où le monde se reconnaît lui-même à travers la parole qui le nomme.

LA POÉSIE COMME INFINITUDE DANS LE FINI

La poésie ne cherche pas l'infini : elle le laisse passer. Elle sait que le fini est son seul lieu, mais que ce lieu, lorsqu'il s'ouvre, contient plus que lui-même. Tout poème naît d'un contact entre la chose et sa lumière, entre la parole et son silence, entre ce qui finit et ce qui ne peut finir. C'est dans cette tension que l'infini s'incarne : non comme idée, mais comme souffle qui traverse la matière.

L'infini ne s'atteint pas : il pénètre. Il entre par la brèche, par la fissure, par ce minuscule interstice où la limite cesse d'être clôture. Le poète ne va pas vers l'infini, il se tient dans le fini avec assez de patience pour que l'infini y vienne respirer. Son œuvre n'est pas une ascension, mais une hospitalité. L'infini, chez lui, n'est pas le lointain, mais le proche qui se dévoile à force d'attention.

Il y a dans toute chose une mesure d'éternité, et le poète la perçoit non en s'en détachant, mais en y demeurant plus longtemps que les autres. Une pierre, une flamme, une main, un arbre : le regard poétique les porte jusqu'à ce point d'incandescence où la limite devient passage. C'est le miracle discret de la parole : faire qu'un mot, inscrit dans le temps, porte en lui la trace de ce qui ne passe pas.

Rilke parlait de *l'Ouvert*, ce champ d'existence où l'homme, s'il renonce à la maîtrise, peut à nouveau respirer avec le monde. L'infinitude du poème est de cet ordre : elle n'est pas démesure, mais accord. Elle ne nie pas la frontière : elle la rend poreuse. Dans chaque vers, dans chaque silence, quelque chose du monde s'ouvre, comme une fenêtre qu'on croyait close et par laquelle entre soudain le vent de l'immense.

La poésie est la seule demeure où l'infini ne domine pas le fini, mais le soutient. Elle fait de la fragilité un seuil, de la finitude, un espace d'accueil. Ce qui la traverse n'est pas une puissance extérieure, mais une clarté qui monte du dedans. L'infini ne vient pas pour effacer : il éclaire. Il ne s'impose pas : il dilate. Et dans cette dilatation, le monde retrouve son juste poids, ni trop lourd, ni trop léger, infini parce que fini.

Ainsi, le poète n'est pas celui qui rêve d'un ailleurs, mais celui qui rend au réel sa profondeur sans fond. Dans le fini, il découvre la résonance de l'infini, comme si chaque chose, par sa limite même, se souvenait d'avoir été éternelle. Le poème, alors, n'est plus un fragment : il est une

pulsation cosmique. Il témoigne que l'infini n'est pas au-delà du monde, mais au cœur de sa présence, dans ce grain de silence où tout recommence.

LA POÉSIE COMME SURPASSEMENT DU DERNIER HOMME

Le dernier homme ne rêve plus. Il s'est établi dans la fatigue douce des certitudes, dans le confort tiède des évidences apprivoisées. Il ne désire plus ni ciel ni abîme, se contente du possible, du mesurable, du rassurant. Il ne cherche pas à comprendre le monde : il le consomme. Et lorsqu'il parle, ses mots ne désignent plus rien, sinon le miroir poli de son propre sommeil.

C'est contre cette torpeur que se dresse la poésie. Elle est l'anti-dernier souffle du monde. Elle ne s'élève pas au-dessus du commun par mépris, mais par fidélité à la grandeur perdue de l'être. Le poète refuse la clôture du contentement : il maintient ouverte la blessure d'où jaillit encore la lumière. Car c'est là, dans cette brèche vive, que le monde retrouve le sens de son inachèvement.

Surpasser le dernier homme, ce n'est pas s'en séparer : c'est le traverser, le dépouiller, le rendre à sa possibilité. Le poète ne fuit pas l'humain médiocre : il le porte jusqu'à son seuil d'éveil. Il lui rappelle que la vie ne se réduit pas à la survie, que le pain quotidien n'épuise pas la faim de l'âme. Là où le dernier homme se protège du vertige, le poète, lui, s'y abandonne pour mieux respirer.

La poésie, en ce sens, est dépassement incarné. Elle n'a pas besoin de prophétie ni d'utopie : elle est l'expérience même de la hauteur retrouvée. Elle refuse le petit bonheur domestiqué pour retrouver la ferveur du tragique, non comme malheur, mais comme condition d'intensité. Elle réveille le souffle dionysiaque dans un monde que la raison a endormi. Elle redonne au cœur humain son risque et son éclat.

Car le dernier homme n'est pas seulement celui qui s'ennuie : il est celui qui ne sait plus s'étonner. La poésie, elle, rouvre cet étonnement, elle le réinstalle au centre de la parole. Elle rend l'évidence à son mystère, l'habitude à son étrangeté, et, par ce geste, réintroduit dans le monde la possibilité du sublime.

Surpasser le dernier homme, c'est donc refuser le sommeil du monde et consentir à l'inquiétude de l'esprit. Ce n'est pas prêcher, ni corriger, mais réveiller. Réveiller en chacun la

nostalgie du feu, le besoin d'un sens qui ne s'achète pas. La poésie ne sauve pas : elle secoue. Elle n'offre pas le repos : elle rappelle la hauteur.

Et si le poète paraît seul, c'est qu'il marche en éclaireur. Il garde la mémoire du possible dans l'époque des évidences. Il sait que le contentement est une forme d'oubli, et que la vraie paix ne se conquiert qu'après la lutte contre soi-même. Son chant n'est pas celui de l'espérance : c'est celui du courage d'être encore humain. Car ce surpassement n'est pas survol, mais profondeur : descendre en soi jusqu'à la braise, et, de là, remonter le monde.

LA POÉSIE COMME SAGESSE MALICIEUSE

La vraie sagesse ne pèse pas : elle danse. Elle n'est ni réserve ni gravité, mais une légèreté accordée au monde. Le poète n'est pas un maître assis sur la montagne : il est un enfant qui regarde le ciel en riant, sachant pourtant qu'il va pleuvoir. Il ne se moque pas de la pluie, il l'accueille, et c'est là tout son art. Sa sagesse ne vient pas de la distance, mais de la proximité : elle sait que toute chose est à la fois fragile et immense, et qu'il faut sourire pour que la vérité ne devienne pas une idole de plus.

La poésie, quand elle atteint cette sagesse, se défait du sérieux. Non qu'elle tourne tout en dérision, mais elle apprend à se jouer du poids des certitudes. Elle connaît trop bien les abîmes pour s'y complaire, trop bien les hauteurs pour s'y perdre. Elle avance à pas de chat, avec ce regard d'enfant qui feint de ne rien savoir, et c'est dans ce *feint* que s'ouvre la véritable connaissance. L'enfance est ici la forme la plus pure de la lucidité : celle qui s'émerveille encore, sans se mentir.

Mais cette malice n'est pas ruse. Elle ne trompe rien ni personne : elle délie. Elle défait les liens inutiles, les discours trop lourds, les masques de la profondeur. Elle glisse un rire discret dans la blessure du monde, non pour la nier, mais pour l'empêcher de se fermer. Car toute gravité sans joie finit par devenir stérile, et la poésie, elle, veut que le monde continue de fleurir.

La sagesse du poète, c'est donc cette malice légère qui sait que le vrai ne se donne qu'à ceux qui n'y tiennent pas trop. Elle parle doucement, parfois en énigmes, et sous ses détours se cache une tendresse désarmante. Elle n'enseigne pas : elle éveille. Et son audace n'est pas défi, mais jeu, jeu sacré du regard qui s'amuse de lui-même tout en voyant clair.

La Sagesse malicieuse est ainsi la sœur de la sérénité. Là où la raison tranche, elle nuance ; là où la foi s'enflamme, elle sourit ; là où la tristesse se fige, elle glisse un clin d'œil au destin. Ce n'est pas indifférence, mais confiance. C'est le calme de celui qui sait que le monde ne se corrige pas, mais s'accompagne, avec douceur et ironie. Rien n'y est résolu, tout y est traversé avec grâce.

Et cette grâce est audace : celle d'un cœur qui ose encore jouer au bord du gouffre, non pour le défier, mais pour lui offrir sa chanson. Car la sagesse véritable ne s'oppose pas à la folie : elle la reconnaît, la salue, et l'intègre dans le cercle du vivant. La poésie, à ce point, devient un sourire de l'Esprit : ni rire ni larme, mais cette clarté malicieuse où tout s'apaise sans s'éteindre.

La Sagesse malicieuse est ainsi l'ultime réconciliation : celle du savoir et de l'enfance, du tragique et de la joie. Elle regarde le monde sans illusion, mais sans rancune. Elle sait que rien n'est parfait, et s'en réjouit : car c'est dans l'imperfection que brille la justesse. Ainsi le poète, serein et téméraire, continue de jouer dans le vent, sage parce qu'il a tout perdu, malicieux parce qu'il a tout compris, et tranquille parce qu'il ne garde rien.

LA POÉSIE COMME ÉCLAIRCIE JOYEUSE

Il est une joie qui ne se confond pas avec le bonheur. Elle ne se montre pas, ne s'impose pas : elle s'ouvre comme une éclaircie dans la bruine. C'est la joie du poète, discrète, grave, traversée d'un souci qu'elle n'efface jamais tout à fait. Elle ne promet rien, ne triomphe de rien, elle respire simplement, comme le monde respire après l'orage. Cette joie-là n'est pas conquise : elle est revenue. Elle revient du fond, du plus obscur, du lieu natal où l'être s'est un jour senti accordé au Tout.

Hölderlin l'avait pressenti : la joie du poète n'est pas celle des hommes. Elle ne fuit pas la peine, elle la traverse. Sous la clarté du vers coule toujours la rumeur du tragique, mais cette rumeur, loin d'éteindre la lumière, la rend plus douce, plus réelle. Le poète n'oublie pas le souci, il l'apprivoise. Et c'est peut-être là sa joie la plus pure : pouvoir dire le monde sans mensonge, tout en l'aimant encore.

L'éclaircie ne dure pas, et c'est cela qui la rend juste. Elle n'a pas besoin d'éternité, seulement d'un instant pour percer le gris. Dans ce bref intervalle, tout se réaccorderait presque : la terre, le ciel, le souffle, l'âme. Rien n'est résolu, mais tout est présent. Le poète s'y tient comme on

se tient sur un seuil, entre gratitude et mélancolie, sachant que la lumière n'est pas le contraire de la nuit, mais son reflet apaisé.

Cette joie n'est pas celle de l'âme comblée : c'est celle du retour, retour au natal, au premier geste, à la confiance initiale. Elle se dit en murmure, non en hymne. Elle n'éclaire pas : elle apaise. Et sous sa douceur veille le sérieux du monde, ce sérieux qu'elle ne nie pas mais qu'elle allège. La joie du poète, c'est cela : être triste et reconnaissant dans le même souffle, lucide et émerveillé d'un même regard.

Elle n'appartient pas aux autres. C'est une affaire intime, presque secrète, une entente silencieuse entre le cœur et la terre. Les hommes, souvent, n'y voient qu'un sourire, mais derrière ce sourire passe tout le poids du monde transfiguré. Le poète ne revendique pas cette joie : il la garde, comme un feu discret, un reste de lumière qu'il partage sans qu'on le voie.

L'éclaircie joyeuse, c'est peut-être le dernier mot du poème : une manière d'habiter la fin sans désespoir, de dire encore merci à la vie, même défaite, et de reconnaître, au-delà de toute perte, que le monde, malgré tout, continue de chanter.

L'HABITATION POÉTIQUE

La poésie n'est pas une forme, mais une manière d'être. Elle n'est ni art ni ornement : elle est respiration du monde dans l'homme. Elle naît lorsque la pensée, fatiguée de se vouloir claire, consent enfin à se taire assez pour écouter ce qui parle sans mots. Alors, le réel se déploie, non comme objet, mais comme présence. Chaque poème devient un acte d'habitation : il fonde un lieu, aussi fragile qu'un souffle, où le monde et l'esprit se reconnaissent.

Habiter poétiquement, c'est d'abord penser depuis la faille. C'est se tenir dans l'im-pensé, dans la lumière obscure où les choses cessent de se dire pour commencer à être. Le poète ne cherche pas à maîtriser : il accueille. Il s'avance dans la démesure du monde sans en vouloir le centre, et c'est là que s'ouvre sa sagesse. Il n'édifie rien, il veille, humblement, à la place du sens.

La parole poétique n'est pas conquête, mais fondation fragile. Elle s'enracine dans la traversée du tragique : là où s'effondrent les certitudes, elle respire encore. Car l'effondrement n'est pas la fin : c'est l'espace du devenir. Et de ce devenir naît la veille, cette attention nue qui n'attend plus rien mais reçoit tout. Dans la veille, la parole retrouve son innocence, la pensée son rythme premier, le silence sa densité d'éternité.

Le poète, en ce sens, n'est ni témoin ni prophète. Il est celui qui laisse être. Il ne dicte pas : il laisse la parole se donner. Dans ce geste de déprise, tout devient donation. Le monde n'est plus à comprendre, mais à remercier, non par piété, mais par gratitude devant ce qui persiste à paraître malgré tout.

Renoncer devient alors la plus haute forme de sagesse : non par ascétisme, mais par fidélité au Simple. Car la complexité n'est souvent qu'une peur du dépouillement. Le poète, lui, ne fuit pas la nudité du réel : il y trouve le feu caché de la clarté. Il sait que le sens ne se conquiert pas, mais se reçoit dans le vide où tout consent à se taire.

Ainsi la poésie devient force tranquille, ni arme, ni ruse, mais lenteur d'arbre et patience de source. Elle ne brise pas : elle maintient. Elle garde debout ce qui vacille, et dans sa lenteur s'exprime la gratitude du vivant envers lui-même. Cette puissance sans violence, cette élévation sans orgueil, font du poète un gardien et non un maître.

Chaque poème, dès lors, est un fragment d'éternité. Non une durée, mais une ouverture : un instant où le temps se transperce lui-même. Le poète n'écrit pas pour se souvenir, mais pour inaugurer. Il redonne au monde la chance d'un recommencement. L'éternité n'est pas un ailleurs : elle s'offre à chaque mot juste, dans chaque instant qui consent à se dépasser.

L'infini, aussi, ne se conquiert pas. Il traverse le fini comme la lumière traverse la feuille : sans bruit, sans gloire, sans démesure. C'est là que s'accomplit *l'Ouvert* : non l'immensité hors du monde, mais la profondeur de ce qui est. La poésie révèle que l'infinitude n'est pas grandeur, mais porosité : chaque chose, vue dans sa limite, s'ouvre sur plus vaste qu'elle.

Mais cette clarté ne serait rien sans la révolte contre le dernier homme, celui qui ne désire plus, ne s'étonne plus, ne rêve plus. Le poète ne le méprise pas : il le dépasse, par fidélité à la hauteur de l'être. Il rappelle à l'humanité que vivre, ce n'est pas se préserver, mais consentir au risque du sens. Surpasser le dernier homme, c'est refuser la tranquillité sans profondeur, et retrouver la joie grave d'un monde encore inachevé.

Pourtant, à la pointe de cette lucidité, une douceur revient, celle de la Sagesse malicieuse. Car la vérité, si elle ne sait pas sourire, devient idole à son tour. Le poète, tel un enfant grave, garde l'ironie comme rempart contre le sérieux des morts. Sa malice est pureté : elle désarme sans blesser. Elle fait du rire un geste de compassion, et du regard, une joie de comprendre sans posséder.

Et quand tout s'apaise enfin, il ne reste qu'une lumière oblique : celle de l'éclaircie joyeuse. Non la plénitude, mais la gratitude d'un retour au natal, cette confiance d'être encore du monde malgré la peine. Sous la joie court toujours le souci, mais il n'en ternit pas la clarté. Le poète sait que la paix n'est pas donnée, qu'elle se garde dans la traversée du trouble. Et c'est dans cette fidélité à la lumière mêlée d'ombre que s'accomplit l'acte d'habiter.

Habiter poétiquement, c'est donc cela : traverser sans fuir, aimer sans illusion, veiller sans espoir. C'est dire le monde non pour l'expliquer, mais pour en être digne. C'est demeurer dans l'entre-deux, entre le souffle et le mot, entre la cendre et la flamme, là où l'être se redonne à lui-même sous forme de chant.

Le poète n'est pas le centre du monde : il en est la respiration. Il ne parle pas pour sauver : il parle pour remercier. Et quand sa voix se tait, le monde, un instant, se souvient qu'il est habité.